

Pierre et la maman larve

Patrick Nicol

Number 71, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2018). Pierre et la maman larve. *L'Inconvénient*, (71), 58–60.



PIERRE ET LA MAMAN LARVE

Patrick Nicol

Pierre dans son sommeil est poursuivi. Il tente de courir, cherche à fuir, mais une force puissante le tire vers l'arrière, lui et tout le reste : les meubles, les plantes, les chiens, les collègues et les amis. Pierre agite sous lui des jambes en lutte contre un sol fuyant, plie son tronc maigre contre une force adverse, implacable, qui aspire tout l'air et l'entraîne derrière. C'est Jean Charest.

Bouffi de trop de mangeaille mais jamais repu, tirant à lui tout ce qui se bouffe grâce aux pouvoirs combinés de sa volonté, de son appétit et de son poids, Jean Charest fait plier l'univers de telle sorte que toute force gravitationnelle mène à lui, à sa gueule ouverte déjà salie de moutarde jaune et huilée de chairs grasses. Dans le rêve de Pierre, Jean Charest est une sorte de reine des fourmis, une maman larve universelle, siphonnant tous les nutriments du monde. Pierre se réveille sur cette vision : le trou noir de la bouche de la larve mère, blondinette frisée grisonnante, vautre sur un coussin de velours rouge au milieu d'un lac de glaire lové au centre de la Terre. Les draps de Pierre sont trempés. L'obscurité semble agitée d'une électricité résiduelle. C'est le vin, Pierre le sait bien.

La réouverture récente des négociations sur le libre-échange a ramené son lot de spécialistes et d'analystes. Hier, alors qu'il mangeait devant la télé, Pierre a vu Jean Charest. Sa bouchée a remonté, surie, gâtée, difficile à ravalier. Jean Charest était assis à un pupitre comme une personne respectable, parlait comme un être doué d'une conscience, écoutait – assez dédaigneusement – les questions d'une animatrice qui parlait sans trop avancer ses lèvres, de peur peut-être de se salir ou de capter quelque odeur délétère et dégueuse. Il

n'existe pas pour Pierre de figure plus répugnante que celle de Jean Charest. Jean Charest lui lève le cœur. Il ne comprend pas que la télé d'État se livre à l'exhibition de telles grossièretés à une heure de grande écoute. N'y a-t-il pas des lois, ou quelque chose comme les règles élémentaires d'hygiène, qui l'interdisent ?

La soirée, et maintenant la nuit, s'en sont trouvées gâchées. Et il y a le vin, les deux ou trois verres habituels censés agrémente l'existence, l'augmenter un peu. Ça ne marche plus. La plupart du temps, Pierre se retrouve plutôt diminué, fatigué pour de bon. Ni ivre ni même pompette, juste assombri. Vaguement bougon, irrité de tout et incapable de remédier à quoi que ce soit. La soirée a été perdue et plus tard le sucre, après avoir agité son sommeil, le réveille tout à fait. Ce n'est pas une vie. Et rester là couché, les bras raides de chaque côté de soi, avec le désir de disparaître encore un peu dans le sommeil quitte à finir dans le ventre d'un insecte, ce n'est pas une nuit.

Les pensées qui nous gardent éveillé n'ont rien d'original. Le temps qui passe, le sentiment d'être perpétuellement dépassé. Les tâches à court terme et le terme moyen, celui qui nous verra mort et les mains vides, à peu près dans la même position, la bouche ouverte sur rien, encore hantée de paroles vaines aussi inadéquates que des habits trop petits. Le monde. On pense à l'état du monde aussi, et on se console un peu de la certitude qu'on va finir avant lui. Et on revient à cette idée, toujours la même : *si je pouvais recommencer*. Non pas exactement devenir autre chose, mais juste reprendre, un peu mieux. S'asseoir dans une classe dans la peau de la jeune personne de vingt-deux ans qu'on a été, réécouter le prof aus-

si distraitemment que dans le temps, se lever une fois le cours fini. Repartir de là. Reprendre sa vie. Et Jean Charest. Pierre pense souvent à Jean Charest.

Si cet homme existe encore, c'est que la justice naturelle n'existe pas. Jean Charest a grandi dans la même ville que Pierre. Ils ont fréquenté à peu près les mêmes écoles dans sensiblement les mêmes quartiers. Quelques années de plus ou de moins et ils se seraient croisés. Au cours d'un match de hockey, par exemple, ils se seraient battus. Pierre aimerait avoir ce genre de souvenir.

Pierre se souvient de l'époque où sa circonscription était la seule de tout le Québec à avoir élu un député conservateur au fédéral. Ce jeune frisé, les Montréalais moqueurs le nommaient John Karrett. Pierre était vaguement militant à l'époque et avait honte de sa ville. Surtout, il ne comprenait pas l'élection scandaleuse qui s'expliquait entre autres par l'agitation de la bourgeoisie locale et l'orgueil régional, le désir d'avoir un ministre à soi. Pierre se souvient de l'histoire du pont d'or, cette récompense, ce pot-de-vin que Charest aurait reçu pour se lancer en politique provinciale. Des journalistes en avaient parlé dans le journal local ; ils ont été congédiés. Pierre se souvient clairement de la figure de Luc Lavoie, ancien proche de Mulroney maintenant chez Québecor, il revoit sa vilaine peau, son air dédaigneux et son absence de remords dans l'exécution des basses besognes. Il le revoit blâmant les journalistes, justifiant leur renvoi, et lavant la réputation de celui qui était devenu notre premier ministre. Un signe évident pour qui savait voir. Un avertissement. Rien de mal ne doit être dit de cet homme. Pierre pense *pourri dès l'origine* et il voit une pomme, le ver qui la gâte, une larve dans la terre. Son rêve le reprend.

Voilà que Jean Charest roule sur lui-même. Ses petits membres dépassent à peine de son ventre rond qui engloutit aussi ses jambes. De petits pieds en souliers vernis s'agitent sous lui, fébriles, sans cesse alimentés d'énergie nouvelle. Ils semblent tout excités, ses pieds, comme toute la surface de la masse gélatineuse qui constitue le corps de l'homme, jouisseuse insouciant, imbécile heureuse. Et il y a ce rire, ce rire nasillard et forcé, le rire de celui qui ne rigole pas, sauf quand il gagne, bouffe, humilie.

Trois heures. Rien dans le noir de la chambre n'a bougé sinon la conjointe de Pierre qui dort à côté et pourtant semble si loin. Elle, le vin l'endort, la chanceuse. Pierre, quant à lui, en est réduit à attendre la dissipation de l'effet en se demandant s'il est lui-même autre chose que le jouet du sucre, de l'alcool, de la caféine. N'est-il au fond qu'une masse de chair traversée d'impulsions qui varient au gré des toxines qui la parcourent ? Quelque part dans la maison un appareil fait du bruit. Le frigo ou peut-être le déshumidificateur. Peut-on à ce point haïr un homme qu'on ne connaît pas, fût-il aussi poisseux, aussi visqueux que celui-là ? Oui, c'est possible. La connaissance des systèmes n'empêche pas l'occasionnelle personification. L'apparence de l'homme nous aide. Faut dire qu'en vieillissant il ne s'améliore pas. Et puis, il existe sans doute encore quelque part, parmi les décombres de l'être primitif qu'on a été, la saine aversion du pourri, la salvatrice répulsion pour la merde. Ça doit être ça.

Il y a quelque chose de normal à haïr Jean Charest, comme on déteste le gros Barrette et Pierre Karl Péladeau, comme on s'est toujours méfié de Lucien Bouchard et de Rambo Gauthier. Un réflexe écologique, un atavisme de survie nous protège des figures toxiques. Ça doit être ça. Pourtant, et là est le drame, ce n'est pas pareil pour tout le monde. Pierre en est toujours surpris.

Pierre se considère comme un homme raisonnable, appartenant à cette gauche ordinaire à laquelle il est normal d'appartenir parce qu'elle n'est pas idéologique, au fond, juste humaniste, et qu'elle tient de l'évidence, de cette compassion minimale sans laquelle la vie sur terre ne serait que méfiance et défense, cachettes et combats. Le centre est le lieu d'une bienveillante modération, c'est ce qu'il croit, et c'est la seule attitude qu'il ait jamais eu à offrir. Mais le centre glisse vers l'arrière, voilà l'idée qui depuis quelques années garde Pierre éveillé. Le consensus, le juste milieu tire de plus en plus vers le bas, vers la droite. Le temps à la fois fuit et recule, le progrès semble régresser. Et des figures comme celle de Jean Charest ont cessé d'être intolérables.

Pierre ne comprend pas grand-chose à la politique, sans doute ; quelque chose dans la marche du monde lui échappe, certainement. Mais il se souvient des ministres à cent mille piastres et de la commission Charbonneau, il se souvient de Jean Charest essayant d'intimider la journaliste qui cherchait à l'interviewer lors d'un bulletin de nouvelles. Il se souvient de la blague de Jean Charest qui voulait envoyer les protestataires travailler dans le Nord. Il se souvient que c'est sous le règne de Jean Charest qu'il est devenu légitime de taper sur les gauchistes. Il repense avec une indignation sans cesse renouvelée aux policiers de la brigade antiémeute qui cachaient leur matricule avec du duct tape. Et il ne peut s'empêcher de faire des rapprochements, Pierre. C'est cet homme, Jean Charest, celui-là même qui était dans sa télé hier, qui avait interdit aux étudiants de manifester et qui maintenant négocie des traités qui permettent aux compagnies de poursuivre en cour les gouvernements démocratiquement élus. C'est sans doute trop simple, trop évident, Pierre est sans doute à côté de la plaque... Mais il faudrait lui expliquer, à Pierre, pourquoi cet homme est traité autrement qu'en vandale, en bandit de grand chemin, en bactérie, en cancer. Voilà ce qu'il pense avant de se dire *Non, c'est clair. Je comprends parfaitement, ce sont les autres qui sont bêtes.* Pour les gens comme Jean Charest, les compagnies doivent contrôler les États et les États doivent contrôler leurs citoyens. Et quand ça ne marche pas, on sort les gros bras. Ça prend pas la tête à Parizeau pour comprendre ça.

Il rit. Si les pensées vagabondes du demi-sommeil ne servent à rien, ne consolent de rien, elles ont parfois le mérite d'amuser, de surprendre. Et ce ne sont pas vraiment des pensées, non plus. Des influx, des coulées, des récitals enregistrés qui parfois se brouillent. Des remontées de l'enfouï et des associations de surface. D'ailleurs, Pierre a-t-il une pensée propre, une personnalité, une identité autre que ces sursauts électriques ? Y a-t-il un centre dur au milieu de tout ce mou ? N'est-il pas plutôt le produit bête du discours ambiant d'une certaine époque, cristallisé en lui et maintenant dépassé ? Les

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ?



Commandez-les en ligne !

www.inconvenient.ca

cadrans depuis longtemps ne font plus de bruit, mais la progression numérique du temps n'échappe pas à Pierre qui est pleinement conscient du mauvais travail qu'il fournira demain. Et il s'en fout, un peu. Pourquoi, dans le fond, essayer de bien faire dans un monde qui, si allègrement, recule vers sa perte ?

Son métier, pourtant, est honorable : améliorer l'humanité une personne à la fois. Mais la course est perdue, il le sait, le travail de construction sera toujours plus lent, plus pénible et moins excitant que l'effort de démolition. Et il est trop vieux, Pierre, pour entreprendre de tels chantiers, attaquer de telles montagnes : changer le monde... Ou alors il a choisi le mauvais métier. Ou alors il devrait boire du blanc, qui donne mal à la tête mais n'empêche pas de dormir. Il est quand même un peu inutile de rester éveillé à haïr des gens que l'on ne croquera jamais.

Pierre ne s'est jamais demandé pourquoi Mike Ward ne s'est pas acharné sur Jean Charest. Tant qu'à faire des jokes d'handicapés, tant qu'à transformer une personne en objet de risée, pourquoi ne pas choisir une cible qui a un peu de chair, de substance, d'envergure ? La réponse est trop facile. Et désolante, et elle n'aide en rien le sommeil. Mike Ward est un lâche. Comme la plupart des imbéciles. Comme Jeff Fillion. Ils ne sont pas très intelligents et, comme tous les impuissants, ils sont incapables de gérer leur colère autrement qu'en frappant sur le faible. La vermine fuit devant le fort. C'est humain.

Et puis détruire est tentant, facile et payant. Tous les mononcles le savent : la joke la plus payante est toujours la joke raciste, la joke sexiste. D'Yvon Deschamps à Mike Ward, l'humour a glissé avec le reste. Plus creux, plus à droite. Maudit que c'est déprimant. Et Guy Nantel qui passe pour un intellectuel. Cinq heures. Et en plus, maintenant, Pierre a faim.

Qu'est-ce qui est naturel ? Voilà où on en est quand le sommeil se refuse à nous tout à fait. C'est quoi, la nature humaine ? L'expression n'est employée que pour justifier les comportements les plus vils. Profiter, blâmer le faible, extorquer, rester couché à regarder le monde s'effondrer. Trop manger. Boire encore quand la soif est passée. Refuser d'apprendre. Quelque chose n'est pas naturel dans la nature humaine, pense Pierre, et peut-être qu'un vin naturel, la prochaine fois, contenant moins de sulfites, rendrait le sommeil plus facile. ■